

Caroline Dufy
Florence Weber

L'ethnographie économique



La Découverte

9 bis, rue Abel-Hovelacque
75013 Paris

Si vous désirez être tenu régulièrement informé des parutions de la collection « Repères », il vous suffit de vous abonner gratuitement à notre lettre d'information mensuelle par courriel, à partir de notre site <http://www.collectionreperes.com>, où vous retrouverez l'ensemble de notre catalogue. Vous pouvez, à défaut, envoyer vos nom et adresse aux Éditions La Découverte (9 bis, rue Abel-Hovelacque, 75013 Paris), pour demander à recevoir gratuitement par la poste notre bulletin trimestriel *À La Découverte*.

ISBN : 978-2-7071-4917-6



Ce logo a pour objet d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir du livre, tout particulièrement dans le domaine des sciences humaines et sociales, le développement massif du photocopillage. Nous rappelons donc qu'en application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du code de la propriété intellectuelle, toute photocopie à usage collectif, intégrale ou partielle, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

© Éditions La Découverte, Paris, 2007.

Introduction

Ce petit livre fait le point sur les évolutions récentes de l'anthropologie économique, après une transformation majeure intervenue dans les sciences sociales entre les années 1970 et les années 1990, et qui n'a pas encore épuisé tous ses effets : l'ébranlement des partages disciplinaires. Les économistes ont rompu, les premiers, la digue qui cantonnait leur discipline aux territoires définis par l'extension de l'économie de marché, une invention politique et cognitive du XVIII^e siècle occidental. Depuis les travaux de l'économiste américain Gary Becker [1965]*, ils utilisent leurs outils conceptuels — langue commune, formalisme mathématique, technicité statistique — pour analyser les comportements humains dans toute leur généralité, tant ici et maintenant qu'ailleurs et autrefois. Dans les années 1980, certains sociologues ont répondu à cet impérialisme universaliste en choisissant leurs objets au cœur de la modernité économique [White, 1981 ; Granovetter, 1985] ou en étudiant sa genèse et ses marges [Zelizer, 1985, 2005]. Leurs travaux ont connu un grand retentissement au sein d'un courant multiforme, la « nouvelle sociologie économique », bien connue en France par le biais de manuels et de traductions [Steiner, 1999]. Quant à l'histoire économique, depuis le prix d'économie de la Banque de Suède en mémoire d'Alfred Nobel attribué en 1993 à Douglass North [1980] et à Robert Fogel « pour avoir

* Les références entre crochets renvoient à la bibliographie en fin d'ouvrage.

renouvelé la recherche en histoire économique par l'application de la théorie économique et des méthodes quantitatives en vue d'expliquer le changement économique et institutionnel », selon les termes du jury, elle est le théâtre d'affrontements feutrés entre des économistes utilisant les concepts de la science économique sans s'inquiéter de leur anachronisme et des historiens soucieux de réaffirmer l'altérité radicale des économies précapitalistes.

On sait moins que, de leur côté, les anthropologues ont remis en question, dès les années 1980, eux aussi, le partage disciplinaire qui les avait longtemps enfermés dans l'étude des sociétés froides ou traditionnelles, restées à l'écart de la modernité occidentale, laissant les sociétés chaudes, les nôtres, à des disciplines définies comme spécialistes de cette modernité, la sociologie, l'économie ou la science politique. Depuis lors, l'anthropologie sociale ne se définit plus comme la discipline spécialiste des sociétés primitives ou traditionnelles [Lenclud, 1992]. Les anthropologues se sont transportés au cœur de la modernité ; leurs objets épousent les transformations des mondes contemporains. Pour ne prendre que quelques exemples marquants, ils ont étudié la Bourse de Shanghai [Hertz, 1998], la Russie post-communiste [Humphrey, 1998 ; Ledeneva, 2006], les consultants internationaux [Strathern, 2000], les trafics d'organes [Scheper-Hughes et Wacquant, 2002], le journalisme allemand après la réunification [Boyer, 2005]. Ils contestent les concepts mêmes de modernité occidentale et de modernisation : toutes les sociétés sont prises dans l'histoire, et non seulement les « nôtres ». Partout, sauf, peut-être, en France, ils ont abandonné, de façon radicale, la partition du monde entre « nous » (*the West*) et « les autres » (*the Rest*).

De l'anthropologie à l'ethnographie économique

S'il n'est pas engagé dans des études d'anthropologie, une discipline sinistrée dans le monde universitaire faute de postes et frileusement repliée sur elle-même, le lecteur français n'a pas les moyens de prendre conscience de ce qu'est devenue la discipline

anthropologique : les travaux récents, en général publiés en anglais, ne sont pas traduits. Alors que la France a joué un rôle pionnier à plusieurs reprises dans le développement de l'anthropologie mondiale, avec les œuvres de Durkheim et de Mauss entre 1890 et 1930, avec le rayonnement de l'anthropologie structurale autour de Claude Lévi-Strauss après 1950, avec l'école française d'anthropologie marxiste autour de Maurice Godelier et Claude Meillassoux dans les années 1970 et 1980, elle semble aujourd'hui en retrait, alors même que Pierre Bourdieu, considéré en France comme un sociologue, a eu un impact considérable sur toute l'anthropologie anglophone.

En proposant l'expression « ethnographie économique », nous souhaitons peser sur les recompositions disciplinaires en cours. Il nous semble en effet nécessaire d'ébranler l'opposition stérile entre une sociologie repliée sur la modernité et une anthropologie confinée dans un ailleurs obsolète, en insistant sur le caractère transdisciplinaire de l'analyse ethnographique, point commun incontesté entre l'anthropologie, la sociologie dite qualitative, qu'elle porte ou non sur le monde contemporain, et les courants historiographiques connus en France sous le nom de microhistoire. Il nous semble tout aussi urgent de poser les jalons d'un dialogue rigoureux et sans concessions entre la démarche ethnographique et une science économique qui a cessé de réduire ses objets à la seule économie de marché. L'ethnographie économique est une méthode, applicable ici et ailleurs, aujourd'hui et autrefois, qui ne tient jamais pour acquises les catégories de pensée des savants et des experts mais les confronte aux catégories de la pratique [Bourdieu, 1972]. C'est aussi un corpus de concepts validés par leur capacité descriptive, où peuvent se côtoyer différentes traditions théoriques et disciplinaires, selon les objets auxquels ils s'appliquent. L'empirisme irréductible des ethnographes [Schwartz, 1993] explique à la fois leur éclectisme — selon les objets de recherche, telle tradition théorique plutôt que telle autre sera convoquée — et leur proximité avec les historiens, une discipline ouverte aux emprunts conceptuels [Veyne, 1976] et soucieuse de rigueur empirique sous des formes très proches de l'ethnographie réflexive [Weber, 1996].

Telle que nous la définissons, l'ethnographie économique nous semble d'une grande efficacité pour comprendre ce qui se passe « ici et maintenant », c'est-à-dire le monde multiple et global né en 1989 avec la fin de la guerre froide. Une telle entreprise de connaissance, présente dans les nombreux travaux ethnographiques conduits depuis lors, suppose des allers et retours incessants avec les travaux sur l'ailleurs et l'autrefois, qui tout à la fois aiguissent le regard éloigné de l'ethnographe [Lévi-Strauss, 1983] et lui offrent une gamme de concepts scientifiques de portée universelle. Pour l'ethnographe, qu'il travaille par observation directe ou à partir d'une documentation historique ou archéologique, la question cruciale est pratique et non théorique : où doit-il se poster pour observer des faits significatifs ? En quoi le choix d'un poste d'observation détermine-t-il la portée et la nature des phénomènes qu'il analyse, crise ou routine, « libres courants de la vie sociale » ou interactions prises dans des institutions cristallisées [Durkheim, 1895, p. 19], interactions locales insérées dans des chaînes d'interdépendance plus ou moins longues et complexes [Elias, 1970] ? Le développement récent d'enquêtes ethnographiques « multisituées », qui ne s'enferment plus dans un unique lieu d'observation, mais qui parcourent les différents espaces géographiques et sociaux où se joue la signification des phénomènes observés, ouvre des pistes de recherche inédites pour l'ethnographie économique [Marcus, 1998].

L'analyse ethnographique des grandes transformations

Nous commencerons par expliciter les deux fondements complémentaires de la démarche ethnographique, le comparatisme implicite du regard éloigné, la description armée par des concepts universels. Dans le chapitre I, après un rapide survol de l'histoire de l'anthropologie économique, nous montrerons l'unité et la spécificité de l'analyse ethnographique : loin de postuler une rationalité économique unifiée, celle d'un *homo oeconomicus*, elle restitue les façons de faire et de penser dans leur diversité. Dans le chapitre II, nous reviendrons sur plusieurs

concepts classiques de l'anthropologie économique, souvent rassemblés sous le terme « don », pour montrer qu'ils ont une portée heuristique universelle, bien qu'ils soient issus de l'observation des sociétés primitives. Ces concepts analysent l'échange non pas comme un système où des individus interviennent sur des objets par l'intermédiaire des prix, mais comme un système de relations entre des personnes par l'intermédiaire des choses.

Nous avons voulu donner dans les trois chapitres suivants un aperçu des recherches menées à partir de ces prémisses méthodologiques et conceptuelles, lorsqu'elles permettaient d'éclairer des phénomènes centraux pour la théorie économique : le marché et la monnaie, la consommation de masse et l'entreprise capitaliste, le travail de production et de reproduction.

Dans le chapitre III, nous rappellerons que, dès les années 1980, les ethnographes ont analysé non seulement les places de marché mais aussi les pratiques marchandes, en mettant l'accent sur le rôle normatif et cognitif du marché comme modèle, sur la rupture entre des transactions mises en série et le contexte interpersonnel dont elles sont abstraites, sur l'existence d'un marché sans monnaie. Parallèlement, ils ont rouvert le débat sur la nature de la monnaie, reprenant des questions traitées dès le début du XX^e siècle et interrogeant à nouveaux frais la différence entre monnaies primitives et monnaie moderne, puis l'existence contemporaine de monnaies multiples. Les anthropologues ont rencontré dans ce domaine les travaux de l'histoire économique, familiarisée de longue date avec l'anthropologie, et les théories de la monnaie produites par l'économie institutionnelle et par la sociologie, sans toujours éviter l'opposition entre monnaies archaïques et monnaie moderne.

Dans le chapitre IV, nous reviendrons d'abord sur l'anthropologie de la consommation symbolique, héritière de Marx et de Bataille, puis sur l'ethnographie de la consommation, plus attentive aux dimensions matérielles de la culture, qui a exploré l'appropriation pratique des objets et mis en doute la frontière admise entre production et consommation, enfin sur l'histoire des biens et de la demande. Parallèlement, les travaux ethnographiques menés sur les entrepreneurs dans les économies non occidentales ont conduit à s'interroger sur les conditions sociales

des activités économiques et à mobiliser des concepts issus de la sociologie (comme celui de réseau), de l'anthropologie (comme celui de culture), tout en rencontrant les travaux des économistes et des historiens autour de la confiance et du crédit. En revanche, l'ethnographie de l'État économique, qui règle les rapports entre producteurs et consommateurs, et fixe les frontières entre économie domestique, marché et biens publics, reste à peine ébauchée.

Le chapitre v ouvre le dialogue avec la science économique autour des analyses de la production et de la reproduction. C'est sur ce thème que la confrontation nous semble la plus féconde entre les apports de l'anthropologie économique marxiste et ceux de la théorie économique néoclassique. Une telle confrontation pourrait déboucher sur plusieurs fronts pionniers communs aux deux disciplines : la production de l'environnement, les droits de propriété sur la terre et sur les produits du travail, la production domestique, sa valorisation et ses frontières institutionnelles.

Enfin, le chapitre vi prend une vue transversale sur l'ensemble des questions abordées jusque-là, en donnant à voir le formidable essor des recherches en ethnographie économique, largement méconnues en France, lié aux deux grandes transformations qu'a connues le monde depuis le tournant de 1989. Les économies postcommunistes d'une part, le développement et la globalisation d'autre part ont été des terrains d'observation privilégiés pour des ethnographes attentifs aux effets de ces transformations sur les conditions de vie et les rapports sociaux. Le tableau dessiné par ces recherches constitue un indispensable contrepoint aux discours sur le monde tenus d'en haut, car seuls les ethnographes peuvent restituer l'ensemble des points de vue indigènes, y compris ceux des institutions dominantes, et analyser les rapports de force qui conduisent les uns à l'emporter sur les autres lors des débats publics.